FRC 1. f 9010 A

DISCOURS

Prononcé à la Fête de la PAIX, par le Citoyen Curnier, *Commissaire du Directoire exécutif près l'Administration centrale du Département de la Drome.*

Bienfaisante Paix, image consolante de la Divinité, je te salue. = Les nations féroces mettent leur gloire stérile à répandre l'épouvante, l'effroi, et à ensanglanter la terre ; mais le guerrier magnanime et généreux, que l'amour de son pays, que la conservation de son être, et d'un bien plus précieux encore, la Liberté, force à tirer son cimeterre du fourreau, le jette avec transport au milieu de sa brillante carrière, pour saisir avec délices un rameau d'olivier.

La liberté, cette fille aînée de la nature, avoit fait entendre sa voix enchanteresse aux Français ; enivrés de ses accens, ils ne veulent plus de maître que la loi. Mais l'orgueil des diadêmes, jaloux de leur bonheur, menant à sa suite le fer, la flamme et la mort, inonde leurs frontières de ses esclaves, pour leur redonner des chaînes. Le canon gronde, leurs plaines fertiles sont teintes de sang, leurs timides troupeaux dispersés ; un Roi puissant s'avance avec des légions formidables, et cette cité superbe qui fait la merveille des nations, se croit environnée des bataillons ennemis. Les guerriers français se revêtent de leur armure ; Kellermann se présente devant ces soldats qu'on dit invincibles, les

THE NEWBERRY LIBRARY

frappe, met la confusion dans leurs rangs, les disperse ; il peut les prendre tous prisonniers, les anéantir; mais au fort de son triomphe, il leur fait entendre ce mot sublime, LA PAIX ; et le Roi de Prusse regagne tranquillement ses États avec les débris de son armée.

Le Batave, que la liberté fit sortir du sein des eaux, oubliant son origine sacrée, avoit mêlé ses phalanges dégénérées à l'aigle des Césars : Pichegru traverse ses fleuves de glaces, foudroye ses remparts, le chasse devant lui, comme le soleil les vapeurs du matin, porte aux habitans d'Amsterdam épouvantés l'olive de la Paix, et retire du fond des mers leur chartre constitutionnelle.

L'Espagnol croit ses bandes de Rocroi ressuscitées ; elles descendent avec confiance du haut des Pyrénées, et menacent les départemens du Midi. Dagobert, Dugommier, Moncei, rallient les enfans de la liberté, arrêtent la marche destructive de ces fiers Castillans, les repoussent sur leurs monts escarpés qu'ils franchissent. Puicerda, Saint-Sébastien, Fontarabie, Figuière tombent à leur approche ; le Roi d'Espagne tremble déjà de voir son palais de Saint-Ydelphonse crouler sur lui ; qu'il se rassure : Les Français ne débordent dans les plaines riantes de l'Andalousie, que pour lui présenter un rameau d'olivier.

Où allez-vous, habitans de la Vendée ? vous, les premiers enfans de la liberté, vous vous joignez à vos ennemis pour déchirer le sein de votre mère ! Hoche, vole leur arracher le bandeau qu'ils ont sur les yeux ; dis-leur que la Patrie leur pardonne les maux qu'ils lui ont faits : ils t'ont vu, ils rentrent dans le bercail, et tu rapportes le titre glorieux de pacificateur de ces fertiles contrées, et de leur bienfaiteur.

Le Roi de Sardaigne comptant sur ses boulevards qui de la cime des Alpes insultent aux nues, comptant davantage sur ces cohortes hongroises dont la renommée dévançoit la valeur, que l'Empereur envoye pour soutenir ses regimens timides, pense arrêter l'impétuosité française. Le moderne Alexandre paroit; pour lui, la nature sauvage n'a point d'obstacles; les vainqueurs des Turcs ne sauroient donc s'opposer à son bras invincible : il s'élance du pied des Alpes et de l'Apennin, en descend comme un torrent. Turin, à son nom, tes portes frémissent : ne crains point, Amédée ; Buonaparte vient te délivrer de l'oppression Autrichienne, rendre à tes sujets la tranquillité, et t'offrir une paix sincère et durable.

Et vous, peuples de l'Italie, détrompez-vous ; les braves frères d'armes du jeune Héros français n'entrent point dans vos belles cités, pour laisser après eux les traces cruelles des Wandales qui autrefois vous subjuguerent; vos mœurs, vos usages, vos propriétés, la religion de vos pères seront par eux respectés; et en vous montrant leurs fronts couverts de lauriers, ils n'aspirent qu'à vous rappeler la gloire de vos ancêtres.

Le successeur de St. pierre se repent d'avoir accepté la paix qu'une nation généreuse lui avoit offerte; et dans l'accès de son délire, il ose faire avancer ses colonnes efféminées contre les vainqueurs de Montenotte et de Lody : Buonaparte marche droit au Capitole, et semblable au Roi de Syracuse qui, stipulant au nom du genre humain, imposa aux Carthaginois la loi de ne plus sacrifier à leurs dieux des victimes humaines, en offrant de rechef la paix au St. père consterné, l'une des nouvelles conditions auxquelles il le soumet, c'est le désaveu de l'assassinat de l'envoyé de la République, *Bassonville*.

Roi de Naples, le Mont Vésuve qui est à tes portes, ne t'avoit-il pas assez souvent présenté l'image de la valeur française, pour que tu n'envoyasses pas tes escadrons se confondre avec ceux de l'Autriche ? Cependant Buonaparte n'ira-pas rouvrir les cratères qui peut-être un jour engloutiront ta Capitale : il éloigne au contraire les malheurs qui doivent fondre sur toi, en faisant fleurir les oliviers qui embellissent les côteaux de tes États.

Ambitieuse Maison d'Autriche, les revers multipliés dont tu as été accablée, cinq de tes plus belles armées aussitôt détruites que formées, tes plus riches possessions envahies, la défection de tes alliés, ne pourront te faire abandonner le projet insensé de vouloir redonner un maître à un peuple belliqueux et invincible, qui ne combat que pour sa liberté ! Crois-tu que, parceque ton jeune prince a eu quelques succès sur le Rhin, il rappellera la victoire sous tes étendards ? La retraite savante de Moreau, qui fera oublier à la postérité celle des dix mille, ne t'a-t-elle pas appris que si une de nos armées eut quelques revers passagers, tu ne le dois ni au défaut de talens du général qui la commandoit, ni à la lâcheté de ses soldats, mais à une de ces intrigues que l'histoire déroulera, et qui ne se répète pas deux fois dans une République. Envoie ce jeune prince, ivre d'une gloire éphémère, avec tes plus rédoutables bataillons, couvrir Vienne menacée par la foudre que tient en main Buonarparte : mais son sang se glace à la vue de ce héros et des braves qu'il conduit à la victoire ; il recule d'effroi, ses esclaves prennent la fuite, jettent leurs armes ; l'épouvante saisit ces fiers Barons qui entourent le trône impérial, ils désertent Vienne ; ses tours, ni le Danube impétueux qui baigne ses murs, ne peuvent les rassurer.

Allemands, arrêtez ; vous êtes vaincus, c'est assez ; le Héros français ne veut pas vous charger de chaînes : il dédaigne le titre de conquérant ; la mort d'un seul homme afflige son ame magnanime, il ne combat que pour la liberté de son pays, que pour lui donner la paix ; et si son grand cœur est sensible à la gloire, s'il ambitionne une couronne, c'est la couronne civique. Laissez passer ce trompette ; il va, de la part du général français, présenter à votre jeune prince, dans sa défaite, une branche d'olivier.

Mais quelle est la noire scélératesse de ce gouvernement perfide, qui ne se soutient que par d'infames délations et une politique sanguinaire et barbare ; où une bouche de pierre est toujours ouverte à l'enfant du crime ? Nos braves l'ont respecté, ils l'ont regardé comme une terre hospitalière, ils lui ont confié ce qu'ils ont de plus cher, leurs malades et leurs blessés ; et ce monstre les fait assassiner dans leurs lits, au moment où leurs dignes frères d'armes sont enfoncés dans la Stirie ! Nature, tu frémis. Le fer, la flamme et la mort seroient des châtimens trop doux pour punir un tel forfait. Où se portera la juste vengeance de nos soldats irrités ? Vos belles cités, ô Vénitiens, seront-elles réduites en cendres ; et à leur place, élevera-t-on une colonne, avec cette inscription juste et terrible ? *Punition des outrages sanglans faits à l'humanité souffrante.* Non, votre gouvernement tyrannique sera seul foudroyé au fond des mers : lui seul vous rendit barbares, lui seul vous commanda des crimes, lui seul disparoîtra de la face du globe ; et le sang français que vous avez versé, au lieu de retomber sur vous, va cimenter l'édifice de votre liberté.

Annales du monde, ouvrez-vous maintenant, ramassez tous vos prodiges : qu'avez-vous à comparer aux traits de courage, de grandeur d'ame, de générosité, d'humanité et d'héroïsme des armées françaises ? Alexandre combattit pour faire des esclaves ; les Romains ne purent souffrir qu'aucun peuple rivalisât de liberté avec eux, et ils ne soumirent le monde que pour avoir des tributaires ; ils furent tous implacables dans leurs vengeances, et des nations entières en furent les malheureuses victimes. Les Francs n'ont tiré le glaive et surpassé les forces morales et phisiques de l'homme que pour soutenir leur liberté et leur dignité, donner la paix à l'Europe, pardonner les injures, et montrer aux peuples qu'ils ont vaincus, l'aurore du bonheur.

Qu'il est beau, qu'il est glorieux, le titre de Citoyen Français ! Quelle est l'ame de boue qui pourroit l'échanger contre ces dénominations vagues que donnoient les hochets de l'orgueil et de la vanité ? Mais combien il deviendra plus précieux encore, comme les étrangers s'honoreront de pouvoir l'obtenir, en venant fixer leur séjour sur ce sol fortuné ! Douce Paix, bienfaisante Paix, c'est toi qui vas faire oublier les ravages de la guerre et d'une révolution, dont la masse de crimes, semblable à un torrent bourbeux et impétueux qui se perd dans les flots de la mer pacifique, s'abimera dans l'océan de bonheur et de prospérité que tu nous prépares. Voyez, citoyens, tous les canaux de l'industrie nationale se rouvrir ; vos champs, cultivés par des bras libres et guerriers, se parer de moissons dorées ; vos côteaux se garnir de pampres rians ; vos montagnes couvertes de nombreux troupeaux qui vous promettent la richesse de leurs toisons ; vos fleuves, redressés et contenus par les efforts du génie, porter au loin les

trésors de l'abondance ; vos rivières, cédant leurs graviers stériles aux travaux de la patience, distribuer leurs eaux lympides et fécondes aux prairies qui les convoitent ; votre commerce, reprenant une nouvelle vie, forcer vos voisins à vous payer des tributs sans cesse renaissans ; les arts, prenant l'essor de la liberté, étonner la terre par leurs chefs-d'œuvres. Que cette perspective est consolante ! qu'elle est bien faite pour briser le faisceau de toutes les haines ! Français, vous n'avez plus à vaincre que vos propres passions : seriez-vous moins grands, moins magnanimes entre vous, qu'avec les peuples qui vous faisoient la guerre ? Jetez vos regards sur votre patrie, sur la terre qui vous vit naître, et si vous l'osez, continuez à vous déchirer ; . . . que dis-je ? vous allez tous confondre vos sentimens dans une étreinte fraternelle. Les maux dont chacun de vous put être accablé, sont déjà loin de votre pensée : la félicité générale seule vous occupe : la France ne présentera plus que l'image ravissante d'une famille nombreuse, travaillant de concert à l'affermissement d'un gouvernement sage, qui nous rend si respectables aux yeux de toutes les nations.

A Valence, chez Bénistant, Imp. du Département.

fc

A Vannes, chez Patriarche, Imp. du Département.